

Recherches sociographiques



Dominique GARAND, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...*, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 450 p. (Constantes.)

Robert MÉLANÇON, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, Montréal, Fides / Presses de l'Université de Montréal, 2004, 58 p. (Les grandes conférences.)

Gaston MIRON, *Un long chemin. Proses 1953-1996*, Montréal, l'Hexagone, 2004, 477 p.

Andrée Fortin

Volume 46, Number 1, January–avril 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/012096ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/012096ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, A. (2005). Review of [Dominique GARAND, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...*, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 450 p. (Constantes.) / Robert MÉLANÇON, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, Montréal, Fides / Presses de l'Université de Montréal, 2004, 58 p. (Les grandes conférences.) / Gaston MIRON, *Un long chemin. Proses 1953-1996*, Montréal, l'Hexagone, 2004, 477 p.] *Recherches sociographiques*, 46(1), 155–157. <https://doi.org/10.7202/012096ar>

turalisme canadien qui serait tout sauf un pluralisme des cultures, car « strictement unilingue (anglophone, cela va de soi » (p. 68).

La conclusion de Pleau, qui s'appuie tant sur le registre analytique qu'essayiste, est que la Révolution, plus que jamais, serait à l'ordre du jour :

[...] c'est là le travers le plus courant de tout discours multiculturel : si loin que soit poussée la reconnaissance, ou le désir de reconnaissance de la différence, cette dernière n'était jamais appréhendée sur un pied d'égalité, mais toujours simplement subordonnée à un cadre de référence – celui du groupe dominant – que l'on prétend confondre avec l'espace pluriel ou neutre de la rencontre des cultures (p. 191).

Bref, voilà une entreprise complexe, difficile à cerner, agaçante par moments, mais fascinante. Je souligne au passage que ce livre a fait l'objet d'un débat passionné dans la revue *Argument* (vol. 6, n° 1, 2003-2004). Au fil des pages, Jean-Christian Pleau nous convainc plus ou moins que la question nationale se pose toujours de la même façon, mais il nous fait voir, avec passion, comment elle aurait pu se poser dans les années 1960. Et ce faisant, apparaît la différence marquante entre alors et maintenant, et qui va au-delà d'un « langage un peu vieilli » : c'est l'urgence qui s'est perdue.

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Dominique GARAND, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...*, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 450 p. (Constantes.)

Robert MÉLANÇON, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, Montréal, Fides / Presses de l'Université de Montréal, 2004, 58 p. (Les grandes conférences.)

Gaston MIRON, *Un long chemin. Proses 1953-1996*, Montréal, l'Hexagone, 2004, 477 p.

« J'ai toujours rêvé d'être un poète classique pour être un contemporain de toutes les époques. » (Gaston Miron, p. 166)

S'il est facile de se ranger à l'avis de Robert Mélançon pour qui un classique s'adresse à tous – par opposition aux spécialistes – et qu'il doit avoir subi l'épreuve du temps, avant de se demander ce qu'est un classique québécois, il convient de s'entendre sur ce qu'est un écrivain québécois ; en ce sens, les livres de Garand et de Mélançon, de facture très différente, renvoient-ils l'un à l'autre.

Mélançon, dans ce qui fut d'abord une conférence prononcée lors d'une journée d'étude organisée par le Centre de recherche interuniversitaire sur la

littérature et la culture québécoises, se livre à un exercice de style sur ce qu'est, ou n'est pas, un classique, avant d'oser quelques titres. Garand réfléchit pour sa part, dans un essai très personnel, à partir de l'oeuvre de Jacques Ferron, Jean Basile et Dany Laferrière ainsi que des romans de Lionel Groulx, sur trois moments de la littérature québécoise : le régionalisme, la Révolution tranquille et la période actuelle, mais plus fondamentalement, ce qui l'intéresse ce sont les questions qui se posaient à ces auteurs et celles qui se posent à nous, les réponses qu'ils ont proposées, et l'héritage à reprendre. S'il convoque ces écrivains, et bien d'autres au passage, de Damase Potvin à Mordecai Richler en passant par Anne Élaïne Cliche et Régine Robin ; s'il renvoie aux débats entre exotistes et régionalistes, et à ceux sur l'écriture migrante, c'est avec un zeste de sémiologie et de psychanalyse, quelques allusions à Fernand Dumont, via la *référence*, dans un texte très polémique par moments, et toujours prenant. Texte engagé ? En tout cas, l'auteur s'y engage personnellement.

Pour Garand : « Il n'y a qu'un mythe pour une communauté : celui des origines » (p. 31) et tout au long de sa réflexion, il s'applique à distinguer l'être-en-commun de l'être-commun. Son livre est construit à partir de quelques articles retravaillés, auxquels s'ajoute un autre, inédit, sur l'écrivain québécois. À cet égard, il apparaît, comme pour les classiques, plus facile de dire ce que ce n'est pas que ce que c'est.

En fait, la difficulté pour Mélançon comme pour Garand n'est pas tant d'attribuer des bons points (d'écrivain québécois ou de classique québécois) que de lire les textes, d'accéder aux textes, en dehors du discours qui les précède ou les accompagne, en dehors des lectures institutionnelles ou (et ?) convenues, parfois polémiques. Lire les textes, sans les rapporter nécessairement au contexte (actuel ou d'époque), éviter de les réduire à un reflet de ce contexte, sans par ailleurs négliger cette dimension constitutive de plusieurs oeuvres, par exemple, celle de Ferron ou de Groulx ; ainsi, à propos de l'oeuvre romanesque du dernier, Garand écrit : « *L'Appel de la race* n'est pas un texte à défendre ou à rejeter, mais vu son caractère significatif dans l'histoire du Québec, à prendre en charge dans ses significations » (p. 75). Bref, le défi est de distinguer les enjeux littéraires des enjeux institutionnels et politiques et les « arrimer » au moment opportun, pour les dénouer aussi parfois. Voilà le lieu où les deux livres se rejoignent.

Garand, finalement, définit comme québécois l'écrivain qui s'inscrit dans une tradition, dans une référence québécoise, dans un univers discursif québécois, ce qui est proche de l'institution mais ne peut y être réduit. Il avance ainsi à petits pas dans le dernier texte sur un terrain bien glissant : celui de la littérature québécoise versus celle du Québec, parfois écrite dans une autre langue que le français. Questionnement étranger à la rectitude politique mais sans cesse repris, ouvert, comme dans la discussion sur la littérature migrante où Garand critique vertement certains textes plus anciens de Simon Harel, pour réaliser « bouche bée » (p. 428) que leurs positions se sont rejointes dans les dernières années. Garand, réfléchissant sur la tradition toujours à reprendre, toujours à actualiser, sur des textes fondateurs qui nous parlent encore et qu'il est toujours possible de s'approprier, rejoint

Mélançon dans sa recherche des classiques, comme textes fondateurs ; cela dit selon ce dernier, pour mériter ce titre, un texte doit avoir au moins un siècle. C'est ainsi qu'il nous amène loin du roman, et même de la poésie, vers des lettres et récits de voyage.

Et Gaston Miron, à qui on fit des funérailles nationales, est-il un « classique » ? En deviendra-t-il un ? Viennent d'être réunis ses textes de prose, dont les plus importants, et les plus intéressants ajouterais-je, ont été publiés dans les diverses éditions de *L'Homme rapaillé*, ouvrage sans cesse repris par l'auteur. Si les conférences inédites de Miron en intéresseront plusieurs, l'ensemble proposé ici par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, qui comprend les prospectus de l'Hexagone, et divers textes de circonstance (remerciements prononcés à l'occasion d'une remise de prix, articles de journaux, voire quatrièmes de couverture), s'adresse davantage aux spécialistes. Les autres pourront relire les éditions de 1970 et de 1981 de *L'Homme rapaillé* où la prose de Miron gagne en force à juxter le poème.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,
Université Laval.

Ingo KOLBOOM et Sabine Alice GRZONKA, *Gadächtnisorte im anderen Amerika. Tradition und Moderne in Quebec. Lieux de mémoire dans l'autre Amérique. Tradition et modernité au Québec*, Heidelberg, CIFRAQS, 2002, 202 p.

Comme le souligne Ingo Kolboom, directeur du Centre interdisciplinaire de recherches franco-canadiennes / Québec-Saxe à l'Université de Dresde, cet ouvrage, consacré aux lieux de mémoire dans l'autre Amérique, est la troisième publication du CIFRAQS. Depuis sa fondation en 1994, le CIFRAQS favorise l'émergence des études canadiennes et québécoises en Allemagne. Les chercheurs allemands, comme bien d'autres (on compte plus de 2 500 Québécois dans plus de 60 pays), s'intéressent au Québec dans la mesure où la communauté francophone représente un cas significatif d'une petite société en situation de minorité dans le contexte nord-américain. C'est ce qui conduit Alain Finkielkraut à écrire : « Nous sommes tous dans le même bateau. Mais nous ne le savons pas, car la menace qui pèse sur nous se présente sous forme anesthésiante et même enthousiasmante du génie de la liberté. » À ce titre, le Québec devient pour l'équipe de chercheurs du CIFRAQS un excellent laboratoire pour l'étude des sociétés minoritaires.

La thématique de l'histoire et de la mémoire collective trouve un ancrage profond au Québec. Depuis longtemps, les chercheurs québécois s'intéressent tout particulièrement aux liens étroits entre histoire et mémoire collective dans la mesure où les intellectuels tentent de donner un sens à l'identité nationale. Les travaux menés par les historiens français sur les lieux de mémoire ont eu un écho profond